

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 6 au 12 septembre : 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1398.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 13 septembre 1914

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

DIRECTEUR : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)

France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

TÉLÉPHONE (5 lignes) :

Wagram 57-44, 57-45, 28-64, 28-66, 28-68
Adresse Télégraphique : EXCEL-PARIS

DEUX OFFICIERS BELGES BLESSÉS AU FEU



Nombreux sont les actes d'héroïsme accomplis par les officiers belges au cours des combats livrés contre les Allemands. Souvent, les chefs de nos troupes alliées chargèrent à la tête de leurs hommes, bravant la mort ou de terribles blessures. Voici, arrivant au Havre, deux officiers de l'armée du roi Albert blessés au bras lors des plus récents engagements.

Ayuntamiento de Madrid

Et notre jeunesse athlétique?

Réformés et ajournés vont donc passer à nouveau leur conseil de révision. Voilà une excellente mesure encore qu'on ait trop tardé à l'édicter.

On attendra trop également pour utiliser les jeunes gens dont l'âge n'est pas encore militaire mais dont la pratique des sports a heureusement développé la musculature.

Il y aurait avec ce système de bien beaux régiments à former. Les sociétés de préparation militaire, de tir, de sports, de gymnastique et même de boy-scouts n'ont pas fonctionné en vain depuis tant d'années. Elles nous valent une génération bien différente de celle à laquelle nous appartenons.

Le football a appris à nos jeunes gens à exalter leur force, leur agilité, à pratiquer même une tactique qui est en réduction celle de la guerre puisqu'elle consiste à prendre l'offensive au moment opportun, à assurer ses positions, à protéger ses places fortes, à foncer sur l'ennemi, à le dérouter et à lui tendre des pièges. C'est bien la « petite guerre » ; c'est aussi un incomparable entraînement à la grande.

La course à pied, si en honneur également dans notre jeunesse, lui a donné le souffle nécessaire : la culture physique, dont la vogue a été si justifiée depuis les réconfortantes démonstrations du lieutenant Hébert, du docteur Heckel et du marquis de Polignac, a été aussi un facteur important de régénérescence ; la boxe, elle-même, dont on a tant médité à formé des poignets et des bras solides aptes à manier terriblement ces baïonnettes dont les Barbares ont une si significative appréhension.

De tout ce beau travail athlétique est résulté, je le répète, des « produits » dont nous pouvons être fiers et que nous devons utiliser. Combien d'articles, combien de discours ont été écrits et prononcés sur ce sujet avant la guerre !

Faites-nous de solides jeunes hommes, déclaraient les généraux aux présidents des sociétés sportives, et nous vous ferons de bons soldats !

Voilà le moment venu de transformer les mots et les paroles en actes pratiques et de justifier tant d'efforts.

En agissant autrement, comme avant les sports, c'est-à-dire en n'utilisant pas les jeunes gens de dix-huit et dix-neuf ans formés à une aussi vivifiante école, nous pourrions faire supposer encore une fois que nous ne vivons exclusivement que de littérature.

Et ce n'est pas précisément le moment.

Pierre Lafitte.

LA GUERRE AÉRIENNE

Un « Taube » descendu près de Troyes

Un « Taube » a jeté plusieurs bombes qui ne causèrent que des dégâts insignifiants au-dessus de Troyes.

L'une d'elles est tombée sur la gare, au moment où le train de Belfort pénétrait sous le hall vitré, mais aucun voyageur ne fut atteint.

Un avion français donna aussitôt la chasse au « Taube ». Après une émouvante poursuite de 20 kilomètres, l'aéroplane allemand fut rejoint près de Piney, où il s'abattit.

Les deux aviateurs allemands, un capitaine et un lieutenant, ont été tués.

Un autre à Strypen

AMSTERDAM, 12 septembre (Source anglaise). (Dépêche de l'Information). — Les Belges ont « descendu » un grand aéroplane allemand, à Strypen.

L'avion était monté par trois officiers experts, bien connus, appartenant à la maison Krupp.

Un aviateur français lieutenant dans l'armée russe survole les positions allemandes

PÉTROGRAD, 11 septembre (Dépêche Havas). — Un aviateur français, actuellement lieutenant dans l'armée russe, raconte dans la *Novoié Vremia*, une reconnaissance aérienne des plus intéressantes, qu'il fit récemment avec un officier de l'état-major. Durant vingt minutes, à une hauteur de 1.200 mètres et sous une fusillade et un bombardement acharnés, il survola les positions allemandes pendant un combat.

L'aviateur réussit à atterrir sans être blessé. Son aéroplane était criblé de balles et endommagé par des éclats d'obus.

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

(Du 6 au 12 septembre)

DIMANCHE 6 septembre

Les troupes de la défense de Paris prennent, sur l'Oureq et le Grand-Morin, le contact avec l'ennemi et remportent l'avantage.

MAUBEUGE résiste héroïquement.

AUCUN CHANGEMENT en Lorraine et dans les Vosges.

ON ANNONCE que l'Angleterre, la Russie et la France ont signé une convention d'après laquelle aucune des puissances alliées ne traitera de la paix qu'après un accord préalable avec chacun des autres alliés.

LE RECENSEMENT de la classe 1915 est ordonné.

LES MONTÉNÉGRINS ont battu les Autrichiens en Herzégovine. Le général Voukotitch entre à Glinitza.

EN GALICIE, les troupes russes remportent de nouveaux succès et s'emparent d'un immense matériel de guerre.

LUNDI 7 septembre

En France, l'action générale est engagée sur une ligne passant par Nanteuil-le-Haudouin, Meaux, Sézanne, Vitry-le-François et s'étendant jusqu'à Verdun.

LES ALLIÉS progressent à leur aile gauche ; l'armée de Paris obtient un succès dans le voisinage de l'Oureq.

LE MINISTRE DE LA GUERRE adresse aux défenseurs de Maubeuge l'expression de son admiration. Le commandant en chef de la ville est cité à l'ordre des armées.

LA CAVALERIE RUSSE aborde les cols des Karpathes. Les Autrichiens fortifient Vienne avec une hâte fébrile.

LES BELGES ont inondé la région de Malines.

A BORDEAUX, le président de la République reçoit le nouvel ambassadeur d'Espagne et lui dé-



Le général marquis DE VALTIERRA, nouvel ambassadeur d'Espagne en France

clare que « la France a le devoir de poursuivre la guerre jusqu'à la réparation du droit ».

MARDI 8 septembre

A la suite de violents combats, l'ennemi recule dans la direction de la Marne, après avoir perdu de nombreux prisonniers et du matériel de guerre.

L'AILE DROITE FRANÇAISE repousse une division allemande au nord de la forêt de Champenoux. Dans les Vosges, nos troupes reprennent la crête de Mandray et le col des Fourneaux.

EN BELGIQUE, les Allemands subissent un échec au sud de Termonde. Les Belges ont ouvert les digues ; l'artillerie lourde de l'ennemi est perdue.

EN GALICIE, les Russes prennent Nikolaïeff. La seconde armée autrichienne est très éprouvée à

l'ouest de Krasnistaw. La cavalerie russe occupe les crêtes des Karpathes.

MERCREDI 9 septembre

Toutes les tentatives allemandes contre notre aile gauche échouent. L'ennemi recule d'environ 40 kilomètres.

LES MONTÉNÉGRINS envahissent l'Herzégovine.

L'ARMÉE AUTRICHIENNE poursuit sa retraite.

EN FRANCE, le ministre de la Guerre décide de faire passer aux réformés une nouvelle visite médicale.

JEUDI 10 septembre

L'aile gauche des armées alliées poursuit l'ennemi en retraite. Depuis quatre jours que dure la bataille, l'armée franco-anglaise a gagné plus de 60 kilomètres.

LA GARDE PRUSSIENNE est rejetée au nord des marais de Saint-Gond.

AU CENTRE ET A L'AILE DROITE, les deux adversaires maintiennent leurs positions.

NOUS AVONS pris un sixième drapeau allemand.

LES SERBES ont occupé Semlin. Devant Belgrade, un monitor autrichien est coulé.

L'ARMÉE RUSSE continue son mouvement en avant.

EN FRANCE, les hommes de complément retournés dans leurs foyers sont rappelés.

VENDREDI 11 septembre

L'aile gauche des armées alliées repousse les Allemands dans la direction de Soissons. L'ennemi abandonne de nombreux prisonniers, des blessés, des munitions et du matériel de guerre.

AU CENTRE, l'ennemi cède sur tout le front, entre Sézanne et Reims. Nous avons pris un septième drapeau.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE adresse à M. Millerand, ministre de la Guerre, une lettre félicitant le généralissime Joffre, les officiers et les soldats.

LES AUTRICHIENS sont toujours poursuivis par les Russes qui, d'autre part, assiègent Grodek. Vienne est en proie à l'inquiétude.

LES SERBES marchent sur Visegrad.

SAMEDI 12 septembre

La victoire s'affirme. Les troupes allemandes ont entamé un mouvement de retraite générale.

VITRY-LE-FRANÇOIS et SAINT-DIÉ sont évacués.

A LA DEMANDE du général Joffre, et sur la proposition du ministre de la Guerre, le gouvernement a décidé de conférer la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur aux généraux Maunoury et Dubail et celle de grand-officier au général Foch.

LES Russes ont pris Tomaskoff et coupé l'aile gauche autrichienne.

DEVANT ANVERS, l'armée belge agit vigoureusement sur les troupes allemandes.

M. RAYMOND POINCARÉ adresse à M. Wilson, président de la République des Etats-Unis, un câblogramme de protestation contre les atrocités allemandes et la mauvaise foi de l'ennemi.

Un centenaire russe veut s'engager

Un vieux soldat, qui a appartenu aux « divisions de fer » de Nicolas I^{er}, a fait 160 kilomètres à pied pour aller à Kostroma offrir ses services comme volontaire dans la campagne actuelle. Ce vétéran est âgé de 103 ans, mais il est encore bien portant et vigoureux. Il porte fièrement sur son vêtement toute une série de médailles témoignant qu'il a fait la campagne de Crimée, celle de Turquie et quelques autres.

Eh bien, les enfants, vous venez!

A Neufchâteau, un bataillon de Bretagne marchait sous bois et rencontre, à la lisière de la forêt, un chemin de bordure terriblement balayé par le feu de l'ennemi.

Une hésitation, un arrêt même se produisent. Le commandant ne manifeste ni mécontentement ni surprise.

Mais il prend le bras d'un capitaine, parcourt le chemin, au petit pas de promenade, tout en causant sous la pluie des balles, puis se retourne et dit :

— Eh bien ! les enfants, vous venez ?

Le bataillon s'élança comme un seul homme. (Le Figaro.)

CE JOURNAL NE PEUT ÊTRE CRIÉ

Les obsèques d'un officier mort au champ d'honneur



Des obsèques imposantes par leur simplicité et le recueillement de la foule qui y assistait, viennent d'être faites dans une commune des environs de Paris à un officier tué à l'ennemi ces jours derniers. Comme on peut le voir ici, un prêtre, soldat depuis la mobilisation, officia et conduisit le convoi en prononçant des prières.

L'arrestation d'un espion allemand



Depuis quelques jours, les soldats chargés de la surveillance d'un réseau de voies ferrées autour de Paris étaient surpris par les allures d'un chemineau qui leur paraissait suspect. Ce dernier, questionné, ne put cacher son identité, qui était celle d'un officier espion allemand. Le voici (+) au milieu d'un groupe de fantassins au moment où il est interrogé par un capitaine d'infanterie.

La journée du 12 Septembre

Les forces allemandes, poursuivies par nos troupes, sont en retraite devant notre aile gauche et cèdent du terrain dans l'Argonne.

Nos troupes ont réoccupé Lunéville.

Le gouvernement a décoré les généraux Dubail, Maunoury et Foch.

Les Russes ont acculé les Autrichiens sur les rives de la Vistule, au confluent du San. Ils ont pris Tomaschoff.

En Belgique, les Allemands ont essayé plusieurs succès.

Des avions allemands ont été descendus à Troyes et à Strypen (Belgique).

Un télégramme de M. Poincaré au président Wilson

Une éloquente protestation contre les fausses accusations allemandes

BORDEAUX, 11 septembre. — M. le président de la République vient d'adresser au président de la République des Etats-Unis d'Amérique le télégramme suivant, en vue d'éclairer le gouvernement fédéral et l'opinion américaine sur la fausseté des accusations dont la France a été l'objet, concernant le soi-disant emploi de balles dum-dum :

A Son Excellence M. Woodrow Wilson, président de la République des Etats-Unis à Washington,

Monsieur le Président,

Je suis informé que le gouvernement allemand a cherché à surprendre la bonne foi de Votre Excellence en alléguant que des balles dum-dum auraient été fabriquées dans les ateliers de l'Etat français et utilisées par nos soldats.

Cette calomnie n'est qu'une audacieuse tentative d'interversion des rôles : l'Allemagne a, depuis le commencement de la guerre, employé des balles dum-dum et a commis de continuelles violations du droit des gens. Dès le 18 août, et, à plusieurs reprises depuis lors, nous avons eu à signaler ces attentats à Votre Excellence, ainsi qu'aux puissances signataires de la Convention de La Haye.

L'Allemagne, qui a eu connaissance de nos protestations, cherche aujourd'hui à donner le change et à se ménager des prétextes mensongers pour se livrer à de nouveaux actes de barbarie.

Au nom du droit méconnu et de la civilisation outragée, j'envoie à Votre Excellence ma protestation indignée.

RAYMOND POINCARÉ.

La guerre sur mer

La marine allemande ne veut plus sortir

LONDRES, 10 septembre (retardée dans la transmission) (Dépêche de l'Information). — L'Amirauté annonce que d'importantes et nombreuses escadres et flotilles ont parcouru, hier et aujourd'hui, toute la mer du Nord, jusque dans la baie d'Héligoland, sans apercevoir un seul navire de guerre allemand.

Le "Bethania" capturé avec 500 réservistes

LONDRES, 12 septembre. — Une dépêche de Kingston (Jamaïque) dit qu'un vaisseau anglais a capturé, lundi dernier, le vapeur de la compagnie Hamburg-Amerika, Bethania, avec six cents tonnes de charbon et des provisions pour six mois, destinées aux croiseurs Dresden et Karlsruhe.

Le Bethania qui, avant d'être capturé, avait jeté à la mer son armement de croiseur auxiliaire, avait à son bord, outre son équipage, cinq cents réservistes qui ont été faits prisonniers.

Cinq fils et sept gendres sous les drapeaux

Mme Cadinot, de Suresnes (Seine), qui a encore treize enfants vivants sur dix-neuf, a cinq fils et sept gendres sous les drapeaux.

En Belgique aussi ça va bien

Anvers, 11 septembre.

(Communiqué officiel)

Les opérations militaires continuent dans la région d'Anvers, elles ont un caractère satisfaisant.

L'armée belge engagée avec l'arrière-garde allemande

GAND, 11 septembre (Dépêche Havas). — Selon les dires de soldats qui viennent de rentrer à Gand, il semblerait qu'un combat soit engagé dans la région de Wette en-Asche entre l'armée belge et l'arrière-garde des Allemands.

Les 30^e soldats allemands pris à Aerschot sont arrivés à Anvers. Ils appartiennent au landsturm et avaient formé, près de Magdebourg, un bataillon dont l'effectif était de 1.100 hommes. Une partie de ce bataillon a été tuée, une autre a pris la fuite, le reste s'est rendu au cours de divers engagements. Interrogés sur le sort des étages qui avaient été enfermés dans l'église d'Aerschot, les prisonniers ont déclaré que les hommes âgés de plus de quarante ans avaient été remis en liberté, mais que ceux âgés de quinze à quarante ans avaient été envoyés à Aix-la-Chapelle.

Au sujet de la dévastation de Louvain, les prisonniers se renferment dans un mutisme complet ; un seul a déclaré : « C'est une honte ! »

Termonde réoccupée par les Belges

OSTENDE, 11 septembre. — Un engagement s'est produit, hier, aux environs de Audenarde, de Courtrai et de Renaix entre les Allemands et les Belges. Les détails manquent. Les lignes télégraphiques sont coupées.

Les Allemands cherchent à éviter le combat et s'efforcent de gagner en hâte la frontière française. Termonde est réoccupée par l'armée belge.

Ils ont incendié et pillé Termonde

OSTENDE, 11 septembre (Dépêche Havas). — Un engagement sérieux a eu lieu hier, aux environs de Grembergen et de Termonde. Les Allemands ont dû battre en retraite, abandonnant trente prisonniers. Ils ont pillé et détruit la ville.

Sur 1.400 maisons, 1.100 sont complètement brûlées. Les œuvres d'art et les souvenirs historiques ont disparu. Plusieurs notabilités ont été faites prisonnières : 200 civils ont été expédiés en Allemagne.

Des groupes de uhlans sont poursuivis dans les bois, aux environs de Quatrecht et de Wetteren.

Les Allemands ont concentré à Bruxelles du butin pris à Namur, notamment des chariots d'artillerie et du génie et des chevaux.

Contrairement à la nouvelle répandue à l'étranger, M. Max est toujours bourgmestre, et il exerce ses fonctions.

Les provinces d'Anvers et de Limbourg dégagées

ANVERS, 12 septembre (Officiel). — Les provinces d'Anvers et du Limbourg sont entièrement dégagées, ainsi que la presque totalité de la Flandre orientale.

Les troupes belges ont réoccupé Termonde.

Hier a eu lieu, aux environs de cette ville, un dernier combat qui a coûté à l'ennemi des pertes importantes, amenant sa déroute définitive.

Une colonne allemande, se dirigeant de Melle-lès-Gand vers Audenarde et Ruyen, a esquivé, la nuit, un mouvement de retour vers le Nord. Arrêtée à la hauteur de Renaix, elle s'est reportée vers le Sud.

Les opérations entreprises par notre armée de campagne contre les forces allemandes qui masquent la position fortifiée d'Anvers, opérations dont le premier résultat a été la prise d'Aerschot, se sont poursuivies aujourd'hui avec méthode et succès. Notre armée n'a cessé de progresser, et elle a infligé aux Allemands des pertes importantes dues à l'action de l'artillerie, et principalement à l'entrée en jeu de pièces de campagne de fort calibre dont les effets ont été décisifs.

Ayuntamiento de Madrid

Les Russes coupent l'aile gauche des Autrichiens

PÉTROGRAD, 12 septembre (Dépêche Havas). — Les troupes russes ont réussi à couper l'aile gauche des troupes autrichiennes qui opéraient dans le rayon de Tomaskoff-Rawa-Ruska.

Où apparaît la supériorité de l'artillerie russe

PÉTROGRAD, 11 septembre (Dépêche Havas). — La nouvelle relative à la débâcle de l'aile gauche de l'armée autrichienne est confirmée de source très autorisée.

Les Russes, prenant l'offensive dans la région méridionale de la rivière Vystritza, enfoncèrent le front ennemi et enfermèrent les régiments autrichiens dans l'angle formé par la Vistule à son confluent avec le San. Ces opérations furent effectuées par les Russes avant l'arrivée des troupes allemandes qui venaient à marche forcée au secours de l'aile gauche autrichienne. Etant donné le mauvais état des ponts et des passages dans cet angle, l'achèvement de la débâcle des Autrichiens est presque inévitable. On doit ce succès, d'abord à la supériorité très marquée de l'artillerie russe.

Au centre de la grande bataille austro-russe, des combats acharnés se poursuivent avec une intensité de plus en plus grande, car les régiments hongrois nouvellement arrivés résistent avec opiniâtreté et se livrent même à des contre-attaques vigoureuses. Le front de bataille forme ainsi une ligne brisée où, tantôt les Russes, tantôt les Autrichiens, prennent l'avantage.

Cependant, sous la poussée irrésistible des Russes, cette ligne brisée recule de plus en plus dans l'intérieur du territoire autrichien.

Tomaszchoff est pris

PÉTROGRAD, 11 septembre (Dépêche Havas). — Les troupes russes, qui ont pris d'assaut les positions fortifiées d'Oopole et le Tourbine, ont poursuivi l'ennemi pendant plus de 30 verstes. La cavalerie russe opère contre l'arrière-garde de l'armée ennemie. Tomaszchoff fut pris après un combat acharné.

Les troupes allemandes, près de Miyszinec et de Chorzele, furent repoussées avec des pertes énormes.

Les désertions dans l'armée autrichienne

ROME, 12 septembre (Dépêche de l'Information). — Le nombre des déserteurs autrichiens augmente journellement, surtout à la frontière roumaine. Les désertions atteignent une très forte proportion dans les régiments qui contiennent des Slaves.

Une armée en déroute

PÉTROGRAD, 12 septembre (Dépêche Havas). — Sur tout le théâtre des opérations austro-russes, le succès de l'armée russe s'accroît vigoureusement.

Malgré des attaques brillantes de la célèbre cavalerie hongroise et le grand art des troupes autrichiennes à se retrancher, le noyau de l'armée ennemie est complètement écrasé. Pas à pas, les Russes s'emparent irrésistiblement du territoire autrichien.

Dans la prise de la puissante place forte de Nikolaieff, l'effet d'artillerie russe fut efficace à un tel point que les canons ennemis furent réduits au silence dès le premier jour du bombardement ; ce que voyant, les Autrichiens, sans attendre l'assaut, commencèrent à évacuer la ville. Leur retraite fut signalée par une reconnaissance aérienne. La cavalerie et l'artillerie de campagne russes coupèrent la retraite de l'ennemi lui infligeant des pertes terribles.

Des renforts allemands à la frontière russe

PÉTROGRAD, 12 septembre (source anglaise) (Dépêche de l'Information). — Le total des renforts allemands à la frontière russe s'élèverait à 200.000 hommes.

Le fils de M. Delcassé blessé dans un engagement

BORDEAUX, 12 septembre. — M. Jacques Delcassé, fils du ministre des Affaires étrangères, a été blessé au cours des derniers engagements. Suivant des nouvelles communiquées par l'ambassade d'Espagne à Berlin, il serait actuellement dans une ambulance à Thionville.

Les Allemands en retraite sur toute la ligne

NOS TROUPES ONT RÉOCCUPÉ LUNÉVILLE

Communiqué officiel du 12 septembre 1914

15 heures.

1° A NOTRE AILE GAUCHE, les Allemands ont entamé un mouvement de retraite générale entre l'Oise et la Marne. Hier, leur front était jalonné par Soissons, Braines, Fismes et la montagne de Reims. Leur cavalerie semble épuisée. Les forces anglo-françaises qui les ont poursuivis n'ont trouvé devant elles, dans la journée du 11, que de faibles résistances.

2° AU CENTRE ET A NOTRE AILE DROITE, les Allemands ont évacué Vitry-le-François, où ils s'étaient fortifiés, et le cours de la Saulx. Attaqués à Sermaize et à Revigny, ils ont abandonné un nombreux matériel.

Les forces allemandes occupant l'Argonne ont commencé à céder. Elles battent en retraite vers le Nord par la forêt de Belenoue.

3° EN LORRAINE, nous avons légèrement progressé. Nous occupons la lisière est de la forêt de Champenoux, Rehainvillers et Gerbervillers. Les Allemands ont évacué Saint-Dié.

EN BELGIQUE

L'armée belge agit vigoureusement contre les troupes allemandes qui observent le camp retranché d'Anvers.

23 heures.

1° A NOTRE AILE GAUCHE, le mouvement général de retraite des Allemands continue devant les forces anglo-françaises, qui ont atteint le cours inférieur de l'Aisne.

2° DE MEME AU CENTRE, les armées allemandes poursuivent leur mouvement de retraite. Nous avons franchi la Marne entre Epernay et Vitry-le-François.

3° A NOTRE AILE DROITE, l'ennemi a également entamé aujourd'hui son mouvement de recul, abandonnant la région autour de Nancy. Nous avons réoccupé Lunéville.

La poursuite de l'ennemi après la bataille de la Marne

Malgré les fatigues occasionnées par cinq jours de combats incessants, nos troupes poursuivent vigoureusement l'ennemi dans sa retraite générale. Cette retraite paraît plus rapide que ne l'avait été la progression; elle a été si précipitée sur certains points que nos troupes ont ramassé dans les quartiers généraux, notamment à Montmirail, des cartes, documents, papiers personnels abandonnés par l'ennemi, ainsi que des paquets de lettres reçues ou à expédier.

Partout, et entre autres dans la région de Fromentières, l'ennemi a abandonné des batteries d'obusiers et de nombreux caissons; les prisonniers donnent une impression marquée de dénuement, de surmenage et de découragement; les chevaux sont particulièrement harassés.

Après la victoire de la Marne

Le 6 septembre, le général commandant en chef les armées françaises adressait l'ordre du jour suivant à ses troupes :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

On sait comment ces instructions ont été suivies et le brillant résultat obtenu.

Or, à l'entrée de nos troupes victorieuses à Vitry-le-François, on a trouvé dans le local où s'était installé l'état-major du 8^e corps d'armée allemand l'ordre suivant, signé du général lieutenant Tullf von Tscheppe und Werdenbach :

Vitry-le-François 7/9, à 10 h. 30.

Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint. Les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être continuellement repliées; la grande décision est indiscutablement proche. Demain donc, la totalité des forces de l'armée allemande, ainsi que toutes celles de notre corps d'armée, devront être engagées sur toute la ligne allant de Paris à Verdun. Pour sauver le bien-être et l'honneur de l'Allemagne, j'attends de chaque officier et soldat, malgré les combats durs et héroïques de ces derniers jours, qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle. Tout dépend du résultat de la journée de demain.

Ce rapprochement était intéressant à faire. Il démontre que les Allemands n'attachent pas moins d'importance que notre généralissime à l'issue de la bataille de la Marne.

Quatre drapeaux allemands transportés à Troyes

TROYES, 12 septembre (Dépêche Havas). — On annonce ici que quatre drapeaux allemands ont été rapportés hier soir.

Les populations ont applaudi frénétiquement sur leur passage les automobiles militaires transportant ces glorieux trophées.

Les Anglais contre la garde

LONDRES, 12 septembre (Dépêche Havas). — Le Daily Express reçoit du front la nouvelle qu'au cours d'une attaque livrée dans l'après-midi de mercredi, une force anglaise a infligé à la garde prussienne des pertes très considérables, et notamment à un régiment de chasseurs.

Nous croyons savoir que le cardinal Mercier, archevêque de Malines, a été particulièrement touché des attentions dont il a été l'objet, durant son voyage en France, de la part des représentants du gouvernement de la République, qui ont tenu, notamment à Paris et au Havre, à le saluer et à lui donner toute facilité pour son retour en Belgique.

Le cardinal Mercier et le gouvernement

Un ennemi démoralisé

Le communiqué officiel anglais

LONDRES, 11 septembre. — La retraite générale de l'ennemi a continué hier. Les forces anglaises ont fait 1.500 prisonniers, pris plusieurs canons et mitrailleuses ainsi que de nombreux fourgons. L'ennemi se retire en désordre dans la direction est de Soissons.

Selon les dernières informations, les prises de guerre sont beaucoup plus élevées que celles annoncées hier.

Des groupes importants d'infanterie ennemie, qui étaient cachés dans un bois, se sont rendus à la première sommation. De nombreux faits, notamment le pillage des villages et de nombreux cas d'ivresse indiquent l'état de démoralisation de l'ennemi, qui est vigoureusement poursuivi. (Officiel.)

Leurs pertes sont considérables

TROYES, 12 septembre (Dépêche Havas). — Le préfet de l'Aube a visité les champs de bataille de la région et constaté que les populations y sont pleinement rassurées.

Les Allemands ont dû éprouver une grosse défaite, si l'on en juge par les morts laissés par eux sur le terrain et dont le nombre est en proportion très supérieure à celui des Français.

Le Gouvernement décore les généraux

Maunoury, Dubail et Foch

BORDEAUX, 12 septembre. — Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin sous la présidence de M. Poincaré.

A la demande du général Joffre, et sur la proposition du ministre de la Guerre, le gouvernement a décidé de conférer la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur aux généraux Maunoury et Dubail, et celle de grand-officier au général Foch.

Le conseil a pris des mesures pour améliorer les communications postales.

Ils tombent de fatigue et de faim

TROYES, 12 septembre (Dépêche Havas). — Cinquante uhlands, absolument démoralisés, sont arrivés aujourd'hui à la gare de Montreuil, sous la conduite de leurs sous-officiers; ils tombaient littéralement de fatigue et de faim.

Faites de nous ce que vous voudrez, ont-ils déclaré, en mettant la crosse en l'air.

Ils ont été désarmés et dirigés sur une ville du centre.

MM. Briand et Sembat visitent les lieux des derniers combats

M. A. Briand, garde des Sceaux, vice-président du Conseil, et M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, sont partis dès la première heure avec le général Gallieni pour visiter les ouvrages fortifiés du secteur nord du camp retranché de Paris.

Hier après-midi, M. Briand, vice-président du Conseil, garde des Sceaux; M. Sembat, ministre des Travaux publics, et le gouverneur militaire de Paris, sont repartis pour se transporter sur la ligne la plus rapprochée où combattent nos troupes; ils ont rencontré le général Maunoury, auquel ils ont adressé, au nom du gouvernement, les plus vives félicitations pour lui, pour ses officiers et les vaillantes troupes qui combattent sous ses ordres.

Le général Maunoury qui, pendant la campagne de 1870, avait été décoré à la bataille de Champigny, a fait connaître avec émotion que le président de la République venait de lui conférer le grand-cordon de la Légion d'honneur. Le vice-président du Conseil, au nom du gouvernement, lui a donné l'accolade.

Le président de la Chambre de commerce de Paris a entretenu M. Sembat, ministre des Travaux publics, de la nécessité de reprendre les transports commerciaux dans la mesure où ils seront compatibles avec les besoins de la défense.

Le ministre a donné l'assurance que cette question était l'objet de son attention constante.

La Turquie réfléchit

PÉTROGRAD, 12 septembre (Dépêche Havas). — Un bataillon hongrois ayant franchi, près de la ville de Veretché, la frontière roumaine, a été aussitôt désarmé.

On mande de Sofia que, sous l'impression des dernières victoires russes, la Turquie se montre moins encline à risquer une aventure.

Selon des nouvelles d'Athènes, l'armée turque, forte de 80.000 hommes, se trouverait actuellement sur la ligne Tchataldja-Rodoslo.

LES TROUPES CANADIENNES



On nous annonce l'arrivée prochaine de troupes du Canada. Celles-ci, admirablement entraînées, viendraient combattre aux côtés de l'armée anglaise que nous comptons déjà dans nos rangs. C'est un facteur nouveau qui a son importance et qui, sans nul doute, inquiétera davantage encore le haut commandement ennemi.

Les Nurses de la Croix Rouge anglaise viennent en France



L'Angleterre, qui nous envoie d'importantes forces armées, vient de faire embarquer pour la France tout un groupe de nurses de la Croix-Rouge anglaise. Avant de traverser le détroit, elles sont passées en revue par un officier de l'armée britannique, qui les félicite de leur dévouement et de leur généreuse initiative en faveur des blessés de la guerre

LES BELLES IDÉES

La belle tenue de Paris

De M. René Doumic, dans le *Gaulois* :

Ce qu'il y a eu d'incomparable en ces derniers jours, dans le peuple de Paris, ça été son bon sens, son sentiment de la mesure, son tact. Je l'ai vu froisser avec colère des journaux où d'implacables rhéteurs, aux heures les plus sombres, continuaient à chanter victoire avec la même allègre inconscience. Hier, en apprenant par les communiqués officiels que la situation était meilleure, il n'a pas cru que tout fût fini et que le dernier uhlan eût fui vers Berlin. Il est prêt à subir de longues alternatives, non sans s'émouvoir, mais sans s'alarmer. Voilà des gens avec qui on peut causer. Et quelle fine sensibilité ! Parmi les braves femmes qu'on voit stationner par petits groupes devant les rares boutiques encore ouvertes, ou sur le pas des portes, il n'en est pas une qui se plaigne ni surtout pas une qui accepte qu'on la loue de son courage. Le courage, c'est celui de nos soldats sur la ligne de feu. Le mot et la chose leur appartiennent à eux seuls, par un privilège sacré. On rougirait de glaner quelque éloge après leur quotidienne moisson d'héroïsme.

Les crimes des soudards

Les illusions de M. Romain Rolland sont mortes. Ses sympathies allèrent longtemps au germanisme intellectuel. Or, voici la lettre qu'il vient d'adresser à Gerhart Hauptmann :

Quelques raisons que j'aie de souffrir aujourd'hui par votre Allemagne et de juger criminels la politique allemande et les moyens qu'elle emploie, je n'en rends point responsable le peuple qui la subit et s'en fait l'aveugle instrument. Ce n'est pas que je regarde, ainsi que vous, la guerre comme une fatalité. Un Français ne croit pas à la fatalité.

Je n'ai pas protesté quand les armées allemandes ont violé la neutralité de la Belgique. Ce forfait contre l'honneur, qui soulève le mépris dans toutes les consciences droites, est trop dans la tradition politique de vos rois de Prusse ; il ne m'a pas surpris. C'est l'attitude des Allemands dans le pays envahi qui m'a indigné.

Mais la fureur avec laquelle vous traitez cette nation magnanime, dont le seul crime est de défendre jusqu'au désespoir son indépendance et la justice, comme vous-mêmes, Allemands, l'avez fait en 1813... c'en est trop ! L'indignation du monde se révolte. Réservez-vous ces violences à nous, Français, vos vrais ennemis ! Mais vous acharner contre vos victimes, contre ce petit peuple belge infortuné et innocent !... quelle honte !

Et non contents de vous en prendre à la Belgique vivante, vous faites la guerre aux morts, à la gloire des siècles. Vous bombardez Malines, vous incendiez Rubens, Louvain n'est plus qu'un monceau de cendres — Louvain avec ses trésors d'art, de science, la ville sainte ! Mais qui donc êtes-vous, et de quel nom voulez-vous qu'on vous appelle à présent, Hauptmann, qui repoussez le titre de barbares ? Etes-vous les petits-fils de Goethe ou ceux d'Attila ? Est-ce aux armées que vous faites la guerre ou bien à l'esprit humain ? Tuez les hommes, mais respectez les œuvres ! C'est le patrimoine du genre humain. Vous en êtes, comme nous tous, les dépositaires. En le saccageant comme vous faites, vous vous montrez indignes de ce grand héritage, indignes de prendre rang dans la petite armée européenne qui est la garde d'honneur de la civilisation.

Et M. Romain Rolland de conclure :

Ce n'est pas à l'opinion du reste de l'univers que je m'adresse contre vous. C'est à vous-même, Hauptmann. Au nom de notre Europe, dont vous avez été jusqu'à cette heure un des plus illustres champions — au nom de cette civilisation pour laquelle les plus grands des hommes luttent depuis des siècles — au nom de l'honneur même de votre race germanique, Gerhart Hauptmann, je vous adjure, je vous somme, vous et l'élite intellectuelle allemande où je compte tant d'amis, de protester avec la dernière énergie contre ce crime qui rejaillit sur vous.

Si vous ne le faites point, vous montrez de deux choses l'une — ou bien que vous l'approuvez (et alors que l'opinion du monde vous écrase !) — ou bien que vous êtes impuissants à élever la voix contre les Huns qui vous commandent. Et alors, de quel droit pouvez-vous encore prétendre, comme vous l'avez écrit, que vous combattez pour la cause de la liberté et du progrès humains ? Vous donnez au monde la preuve qu'incapables de défendre la liberté du monde vous l'êtes même de défendre la vôtre, et que l'élite allemande est asservie au pire despotisme, à celui qui mutilé les chefs-d'œuvre et assassine l'Esprit humain.

J'attends de vous une réponse, Hauptmann, une réponse qui soit un acte. L'opinion européenne l'attend, comme moi. Songez-y : en un pareil moment, le silence même est un acte.

Contre les semeurs de panique

Pour finir, citons ces passages d'un article de M. Gustave Hervé dans la *Guerre Sociale* :

Si les hasards de la guerre nous obligeaient à subir un nouveau siège qui, on peut l'affirmer aux trembleurs, ne finirait pas comme il y a quarante-trois ans, que le nouveau gouverneur militaire de Paris, le général Gallieni, me permette, en lui souhaitant la bienvenue, de lui donner un conseil : au lieu d'évacuer les femmes, qu'il expulse les semeurs de panique, à moins qu'il ne préfère les confondre comme des dissolvants, des éteignoirs et des traitres !

L'exemple de nos soldats

Aux heures de doute et d'anxiété, c'est de nos soldats que nous vient la parole de réconfort : « Tenez bon. » M. Georges Montorgueil le note ainsi dans *L'Eclair* :

Les trembleurs et les enthousiastes sont taillés dans la même étoffe. Ils nous voyaient dans la quinzaine entrés à Berlin, parce que nous étions entrés à Mulhouse, et pour un peu, parce que des raisons stratégiques nous en font momentanément sortir, ils criaient que les Allemands sont à Paris.

Considérez que ce ne sont pas de mauvais Français, que leur terreur est une forme de leur patriotisme et que c'est parce qu'ils aiment leur pays que, si mal à propos, et contre toute certitude ils gémissent sur son destin.

Il est à remarquer que cette espèce se rencontre très particulièrement dans les classes les plus favorisées, chez ceux dont la guerre trouble une quiétude, qui, aux heures de paix, se laissent aller, avec un égoïsme aveugle, à la douceur de vivre. Au premier choc ils s'exaltent ou s'effondrent, quand le devoir est de se raidir dans la dignité et le sang-froid.

La foule, en son ensemble, est d'une tout autre tenue. Tout de suite elle a pris le ton : ni hablerie, ni forfanterie, ni provocation, ni jactance ; sa confiance est raisonnée comme sa résolution.

Elle n'est pas insensible, elle n'est pas figée dans une morne attente, elle participe à l'action, mais de toute la force secrète de ces pensées chargées d'espoir qu'elle envoie à ses fils, et dont elle leur fait un bouclier mystique.

Peut-être flote-t-il, en ce moment, trop de littérature dans l'air, trop de phrases. Il y a tant d'héroïque beauté dans la sobriété du style militaire, dans son laconisme professionnel. *Res non verba*. C'était la devise de Hoche, devise de soldat : Des faits et non des mots.

Trop de mots accompagnent les faits et les trembleurs en nourrissent les fantômes de leur délire.

Contre cette fièvre contagieuse nous avons heureusement un vaccin spécifique : ce sont les lettres de nos soldats, ce sont les paroles de nos blessés. Ceux-là voient ou ont vu. Quel cordial que leurs propos ! Rien n'a brisé leur admirable élan. Leur foi, comme leur ligne de défense, est restée intacte. Et voilà bien le miracle : ce sont eux qui nous tonifient, qui nous exhortent à la patience, eux qui sont sous le feu, là-bas, face à face avec la mort. « Ça va bien, écrivent-ils, tenez bon ! »

Le triomphe de la civilisation

Malgré quelques premiers revers, la victoire finale ne fait de doute pour personne. M. Stephen Pichon le proclame dans le *Petit Journal*, au cours d'un de ses remarquables articles quotidiens :

La vie des hommes compte peu pour les souverains et les chefs d'armée dont l'idéal est d'asseoir leur puissance et leur célébrité sur des monceaux de ruines et de cadavres. Toute la population allemande de seize à soixante ans est aujourd'hui mobilisée. Toutes les forces vives de l'empire sont sous les drapeaux. Et c'est notre pays qui a la rude et glorieuse tâche d'opposer à ces éléments déchaînés, dont la plus grande part s'abat sur lui, une digue assez solide pour permettre aux nations alliées à la nôtre d'achever l'œuvre de libération que nous aurons commencée.

Eh bien, disons, comme l'Angleterre et la Russie, que nous combattons, s'il le faut, jusqu'à l'épuisement de nos énergies, que nous acceptons d'avance toutes les épreuves, que nous souffrirons dans ce que nous avons de plus cher et de plus précieux, que nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour avoir le dernier mot dans la lutte à mort à laquelle on nous oblige. Ce que fit, il y a cent ans, l'Europe coalisée contre la France, faisons-le contre l'Allemagne. Et il n'y aura pas d'avalanche qui tienne : la civilisation l'emportera.

Un bourgmestre héroïque

C'est M. Max, bourgmestre de Bruxelles, dont on connaît la fière attitude à l'égard de l'envahisseur. Cette attitude ne se dément pas un instant.

M. Paul Éric, dans le *Journal*, nous conte à ce sujet le trait suivant :

M. Max n'a pas quitté l'hôtel de ville, que les Allemands se sont empressés d'occuper. Son assurance et son calme en imposent à l'insolence toutonne.

Vous ne pouvez pas imaginer de

porter une main sacrilège sur les merveilles artistiques dont Bruxelles s'enorgueillit, mais il défend avec une âpreté sublime les intérêts communaux dont il a la sauvegarde, et il est parvenu à ce que ses concitoyens n'aient point trop à redouter le contact des troupes prussiennes.

Ni la morgue, ni la brutalité des officiers ennemis ne l'ont ému et il reste à son poste fier et respecté.

Dernièrement, un major, sans se faire annoncer et le cigare aux lèvres, pénétra dans son cabinet. Très froidement, M. Max, à la vue de l'intrus, se leva et dit :

— Monsieur, vous êtes la première personne qui ose pénétrer chez moi sans mon autorisation.

Et, se tournant vers un huissier, appelé par un coup de sonnette, il ajouta :

— Faites sortir monsieur et allez prier le général von Arnim de m'accorder une minute d'entrevue.

Le général allemand infligea quinze jours d'arrêts à son officier insolent et offrit ses excuses au bourgmestre, dont il admire la beauté de l'attitude.

Du linge pour nos soldats.

Excelsior a publié une note relative à l'envoi de linge aux soldats.

Bravo ! Voilà une initiative généreuse et pratique dont la réalisation pourra rendre les plus grands services.

Voulez-vous encore, monsieur le rédacteur en chef, me permettre de vous soumettre une proposition, secondaire sans doute, mais non sans intérêt.

Tout en se conformant aux prescriptions énoncées par *Excelsior*, ne pourrait-on joindre au linge de corps un paquet de tabac, généralement bien accueilli par le troupier, puis une carte postale portant l'adresse du donateur et que le bénéficiaire n'aurait qu'à jeter à la poste en se faisant connaître s'il le jugeait bon.

De la sorte, celui qui aura donné aura l'assurance que son envoi est parvenu à destination.

Savoir que le but qu'on poursuit a été atteint est un souci assez légitime pour qu'on s'efforce d'y satisfaire. — CH. MOREL.

Le Carnet de la Solidarité

La Société de Secours aux Blessés militaires a envoyé de nouvelles équipes d'infirmières à Gérardmer, Vichy, Meaux, Tours et Commercy.

M. le professeur Legueu, membre du comité central, accompagné de la comtesse d'Haussonville, présidente du comité des dames, a visité les trois hôpitaux installés par la société à Versailles, celui de Fleury-Meudon et celui de Saint-Germain. L'installation de ces hôpitaux est très satisfaisante ; leur personnel de médecins et d'infirmières est au complet.

Les postes de secours et de ravitaillement installés par la société dans les gares Saint-Lazare, du Nord, de l'Est, de Lyon et de Noisy-le-Sec ont fonctionné très activement, donnant des aliments aux soldats et des soins aux blessés. Un nouveau poste va être installé au Bourget.

Depuis le commencement de la guerre, l'Association des Dames Françaises, dont l'activité ne s'étend pas qu'aux ambulances, n'a cessé de fournir du travail à des ateliers de couture où les ouvrières sont rétribuées. Malheureusement, faute de matériaux, ces ateliers seraient bientôt forcés de licencier leur personnel. C'est environ 1.500 ouvrières qui seraient privées de travail. L'Association des Dames Françaises sera très reconnaissante à toutes les personnes qui pourraient faire un don d'étoffes — toile, lainage, cotonnade, etc. — de vouloir bien l'en informer au siège central, 12, rue Gaillon. Ce serait rendre un double service, tous les vêtements confectionnés dans ces ateliers payants étant destinés aux blessés.

Les ouvriers de l'ancienne Verrerie des Gondoles, à Choisy-le-Roi, se sont engagés à verser et versent 1 franc chacun par semaine pendant la durée de la guerre pour l'hôpital des Dames Françaises, à Choisy-le-Roi.

Les Secouristes Français organisent un service gratuit de « nouvelles » à l'entière disposition de nos soldats alliés hospitalisés dans les diverses régions du territoire.

Un groupe de Secouristes du dixième arrondissement se tiendra en permanence, 114, place Lafayette, Paris, tous les jours, de midi à 2 heures et de 5 à 7 heures, pendant toute la durée des hostilités.

LE SECOURS AUX BLESSÉS

Les soldats blessés qui ont besoin de massage sont soignés gratuitement, 66, rue de Rome, entre midi et 3 heures, par le docteur de Féronnerie.

LE SECOURS AU CHOMAGE

La Commission de Solidarité et de Chômage, 9, rue de Valois, rappelle aux intéressés qu'une permanence est organisée pour tous renseignements, démarches, assistance, placement gratuit, le matin, de 10 à 12 heures, et l'après-midi, de 14 h. 1/2 à 17 heures, 9, rue de Valois.

Les personnes pouvant occuper des employés et des ouvriers des deux sexes, tant à Paris que dans les départements, sont priées d'adresser leurs demandes à l'adresse ci-dessus : elles recevront immédiatement satisfaction. De plus, elles peuvent indiquer dès à présent de quelles places elles pourraient disposer lors de la reprise du travail.

Vous ne pouvez pas imaginer de

En parcourant les champs de bataille dans la vallée de la Marne



BLESSES ALLEMANDS DEVANT UNE ÉGLISE TRANSFORMÉE EN AMBULANCE



CADAVRES DE SOLDATS DE LA GARDE IMPÉRIALE



UNE PATROUILLE DE DRAGONS DANS UN VILLAGE ÉVACUÉ PAR L'ENNEMI



LE TRANSPORT D'UN TIRAILLEUR BLESSÉ

Depuis six jours, des centaines de milliers d'hommes luttent contre l'invasisseur avec succès. Grâce à la bravoure et à l'énergie de nos troupes, les soldats du kaiser ont été sur certains points mis complètement en déroute, abandonnant un nombreux matériel et d'importantes quantités de munitions. Nous publions ici plusieurs photographies prises dans des communes voisines de ces champs de bataille. Elles donnent bien une idée de la guerre : blessés français et allemands, patrouilles de dragons dans un village, et, à côté, des cadavres d'Allemands.

LES BONNES IDÉES

Celles des journaux

Silence aux non-combattants

De M. A. de Mun, dans l'Echo de Paris :

L'exode des populations civiles fuyant l'invasion est une des choses les plus malfaisantes. En beaucoup de régions, il a pris, sans raison, l'allure d'une déroute. Pas plus pour cela que pour le reste, ce n'est l'heure de dénoncer les responsabilités. Elle viendra. Il y en a de très lourdes. Le fait déplorable, c'est qu'on a laissé, sans se préoccuper de prévenir les désastreux effets de leur désespoir, s'abattre sur les contrées éloignées de l'ennemi un flot lamentable de réfugiés, qui sèment partout, en répandant les nouvelles grossières ou dénaturées, le trouble et l'inquiétude.

Je ne veux pas rapporter, par pudeur patriotique, les sottises et les mensonges qui se débitent ainsi d'un bout à l'autre du pays, et qui jettent, dans les esprits, une malsaine agitation. Encore ceux-là ont-ils l'excuse de la misère et de la douleur trop naturelle qui étirent leurs âmes à la pensée de leurs champs dévastés et de leurs demeures brûlées. Mais ceux qui bavardent, qui discutent les communiqués, qui font la critique des opérations militaires, qui parlent pour parler, surtout pour parler, surtout pour paraître bien informés, combien ils sont plus coupables et plus dangereux.

Pas de quartier !

M. Urbain Gohier demande, dans le Journal, que, pour cette lutte qui peut être la dernière, il n'y ait pas chez nous de faiblesse, pas de quartier :

Gardons-nous aussi bien des gestes chevaleresques, des marques de courtoisie déplacées envers un ennemi sans pitié — et des tartarinades grossières qui ne feraient tort qu'à notre renommée dans le monde.

En 1870, alors que les défaites succédaient aux défaites, et même quand deux cent mille Allemands tenaient l'énorme Paris étouffé dans leur étreinte, on prodiguait au vainqueur des défis et des outrages qui sonnaient tristement.

Mais depuis, nous sommes devenus un peuple sportif ; nous avons durci nos muscles, affermi le contrôle de notre volonté par la pratique des sports ; nous avons dû nous habituer à leurs règles saines et nobles. Quand nous avons un œil noir et deux dents cassées, nous gardons le sourire.

Pas de faiblesse ! pas de quartier ! — et pas de gros mots.

La belle manœuvre

De M. de Mun, dans l'Echo de Paris :

On me dit : C'est bien lent ! — Parbleu ! Imagine-t-on que ce soit une promenade d'agrément ! Sous les vides et brèves indications des communiqués se cachent des combats ignorés et constants. On n'avance d'un côté, on ne recule de l'autre que pas à pas et en perçant du monde. C'est la guerre moderne, où l'immense étendue des fronts, la longue portée des armes ne permettent pas, comme autrefois, les batailles rangées dont le sort se décide en quelques heures. Une bataille, c'est une suite de combats, et cela ne se fait pas en un jour. Ce qui importe, c'est une, dans cette marche lente, nous gagnons du temps, tandis que l'ennemi en perd.

Quand cette progression et cette retraite continues auront encore duré quelques jours, la position sera totalement changée et les rôles seront renversés : d'assaillant, l'invasisseur deviendra assailli. Cela commence, et la belle manœuvre du général Joffre, que les histoires de l'avenir raconteront avec complaisance, reçoit sa récompense.

Parlez-nous de nos héros !

De M. Arthur Meyer, dans le Gaulois :

Dans un village de la grande banlieue parisienne, qui allait être occupé par les Allemands, un soldat français, resté le dernier, entend les cris d'une femme. Il ne peut songer à abandonner cette infortunée. Mais déjà il aperçoit la patrouille de uhlands qui précède le régiment. Caché derrière une porte, il ajuste le sous-officier, le tue, abat un second uhlan ; puis, pendant que le reste de la patrouille tourne bride, il saisit au passage un des chevaux libérés de leur cavalier, prend la femme en croupe et échappe à l'ennemi.

Autre trait. Un officier qui s'était égaré au delà de son poste voit, à un tournant, arriver une automobile. Il couche un arbre en travers de la route, s'embusque et, lorsque, l'automobile se trouvant arrêtée par l'obstacle, des officiers allemands en descendent, le Français les tue, s'empare de leurs papiers, monte dans l'automobile et rapporte à ses chefs un pli important qui révèle un plan allemand.

L'histoire quotidienne de nos armées fourmille de pareils traits. Ne serait-il pas bon de nous les révéler ? Ceux qui font le bien ne le font pas en vue d'une récompense, sans doute ; mais l'encouragement au bien n'est jamais inutile. La vertu n'a pas besoin de prix Montyon : l'Académie continue, cependant, à lui en décerner chaque année. L'ima-

gerie d'Epinal n'a été inventée que pour populariser les actes de vaillance et de dévouement accomplis dans tous les rangs de la société, des plus humbles aux plus élevés. La publicité qui sert à populariser l'héroïsme est une bonne publicité. Les récits du capitaine Coignet et du sergent Fricasse ont mis à la portée de tous l'épopée napoléonienne. Pourquoi nous refuse-t-on des récits analogues qui alimenteraient les longues conversations, le soir, à la veillée ?

A l'heure où, dans la France entière, tous les esprits sont tournés anxieusement vers le théâtre de la guerre, c'est une faute de ne pas porter à notre connaissance ces actions d'éclat, qui feraient chaud à nos cœurs et enchanteraient nos imaginations.

Pourquoi je suis resté

De M. Georges Ohnet, dans le Gaulois :

« Comment ! Vous ne quittez pas Paris ? » m'a-t-on dit, il y a huit jours, quand le grand départ a vidé la ville d'un tiers de ses habitants. Et, cette fois, je lisais dans les yeux de ceux qui me questionnaient plus que de la surprise, presque de l'émotion.

Où, je suis resté, et je pouvais partir. Je suis un vétéran, j'ai vu l'autre guerre, celle d'il y a quarante-quatre ans, si dure, si triste, si douloureuse. Jeu d'enfant, cependant, comparée à celle d'aujourd'hui. J'ai subi le siège, et quand j'ai vu que, peut-être, Paris allait être de nouveau attaqué, je n'ai eu qu'une pensée : y rester, pour apporter à ceux qui le défendent, à ceux qui vont y souffrir, le réconfort moral, le seul que je puisse leur offrir.

Quand tout un pays s'est levé pour l'effort grandiose qui unit, en ce moment, tous les cœurs français, le devoir de chacun est de servir la France comme il peut, du mieux qu'il peut. Mais la servir, quand même. Ceux qui, comme moi, ne peuvent plus porter le fusil, ont à donner l'exemple de la fermeté. Et, de toute mon énergie, je prêche autour de moi le dévouement, la patience, l'entêtement farouche dans la résistance. C'est tout ce que je puis encore donner à mon pays. Mais cela, je le lui donne de toutes mes dernières forces.

Vive Paris ! où nous avons vécu heureux, et dont il serait bien injuste que nous ne partagions pas les angoisses et les souffrances, au jour du danger. Vive Paris ! avec sa large ceinture de forts et sa population résolue. Et honneur à ceux qui, ne pouvant pas se battre, sont là pour encourager de tout leur cœur ceux qui sont prêts à mourir !

Celles de nos lecteurs

La question du loyer

Nous recevons la lettre suivante :

J'ai lu dans votre journal un article concernant les loyers. Nous sommes un groupe de locataires et nous approuvons l'auteur de l'article.

Ce ne serait vraiment pas juste que les propriétaires soient les seuls à ne pas souffrir des conséquences de la guerre et qu'ils touchent leurs loyers intégralement.

Quand bien même le propriétaire ne toucherait que la moitié de son loyer pendant la guerre, il aurait peut-être moins de confort, mais ne mourrait pas de faim. Or, il y en a tant qui n'ont même pas le nécessaire.

Si vous pouvez nous appuyer, nous vous en serons bien reconnaissants.

Un groupe de locataires.

L'autre guerre

C'est la guerre commerciale qu'il ne faut pas manquer de faire à l'Allemagne, et on commence à s'en occuper.

Le Ruy Blas la réclame ainsi :

L'Angleterre, toujours pratique, vient de prendre deux décisions. La première, c'est le boycottage de toutes les marchandises allemandes ou autrichiennes, quelles qu'elles soient, et le roi a même prévenu que des pénalités seraient établies pour ceux qui se fourniraient dans des maisons germaniques ou dans des maisons ayant de près ou de loin des attaches germaniques. De plus, tous les brevets, licences et marques de fabrique pris en Angleterre par des maisons ou pour des produits allemands ou autrichiens sont dès maintenant frappés de déchéance, et les industriels anglais peuvent immédiatement substituer aux produits étrangers des produits analogues à ceux de nos ennemis.

En France, pays de l'éternel bavardage, l'on propose chaque jour beaucoup de choses, puis l'on se donne rendez-vous pour le lendemain, et le lendemain on recommence. Qu'est-ce que nous attendons pour interdire tous les produits allemands et autrichiens, pour nous emparer de toutes les marchandises appartenant à nos ennemis et mettre l'embargo sur toutes les sommes qu'ils peuvent avoir en dépôt dans des établissements de crédit en France, en Angleterre ou en Belgique. En un mot,

pour en user sur terre de la même façon que l'on en use sur mer. Chaque fois, et c'est fort naturel, que l'on s'empare d'un bateau, le bateau et sa cargaison sont la propriété du belligérant qui s'en est emparé ; il n'y a aucune raison pour qu'il y ait encore des Autrichiens ou des Allemands ayant des comptes dans nos banques, des marchandises dans nos docks, des immeubles sur notre territoire ou des droits quelconques à quoi et sur quoi que ce soit.

Parallèlement à son action militaire, l'Angleterre a déjà commencé une foudroyante action industrielle et commerciale. Nous, nous piétons, nous attendons. Nous attendons quoi ?

M. Georges Montorgueil, dans l'Eclair, répond que nos commerçants et industriels s'apprêtent pour ces nouvelles batailles :

Le commerce français, qui, de la guerre où l'Allemagne, pour sa perte, s'est orgueilleusement et follement engagée, retirera le prestige que donne la victoire, verra son champ de bataille s'élargir et ses succès s'y multiplier. Mais ce ne sera point sans s'aider lui-même. Il semble résolu à le faire avec vigueur, en attendant que les articles des traités infligent à l'ennemi, qui avait pour dessein notre irrémédiable ruine, cette défaite commerciale aussi chère que celle de ces armes présomptueuses que la fortune, sur les champs de bataille, va justement trahir.

L'enthousiasme en Angleterre

Monsieur le Directeur,

Je suis une jeune Française en Angleterre qui goûte avec un vrai délice vos causeries réconfortantes « Bonnes idées » et je vous félicite pour votre idée ingénieuse de nous donner, dans le numéro de dimanche, un résumé précis des éphémérides de la guerre.

Pour moi, qui suis éloignée de mon pays et des miens, c'est une douce consolation de savoir l'exacte vérité de ce qui se passe en France... J'ai été témoin, voilà déjà deux semaines, d'un petit fait patriotique de nos alliés anglais, qui, à l'heure actuelle, m'a fait un véritable plaisir.

Je me trouvais pour une quinzaine de jours dans le nord de l'Angleterre. Une ville d'eau charmante, société élégante. Chaque matin il est « fashion », en buvant les eaux, d'écouter un orchestre qui joue dans un jardin public. La musique est de 7 h. 45 à 9 heures. Elle se termine toujours de la façon suivante et dans cet ordre : 1° *Marseillaise* ; 2° *L'Hymne russe* ; 3° *la Brabançonne* et *God save the king*. Dès les premiers accords de la *Marseillaise* tous les groupes arrêtent leur promenade ; tous les messieurs enlèvent leur chapeau et c'est comme cela jusqu'à la fin de l'hymne anglais. Chacun écoute avec respect et même recueillement. Un matin que j'assistais à ce concert comme d'habitude, j'ai pu voir à quelques pas de moi une dame faire tomber avec son ombrelle le chapeau d'un monsieur (le seul dans la société) qui l'avait gardé jusqu'à la fin même du *God save the king*. Cette patriote anglaise a trépanné le chapeau avec un ardeur telle que je ne puis décrire. Cet élan m'a pas ouvert la bouche ; il était très pâle et semblait marmoter quelques paroles entre ses dents. Il ne pouvait être autre chose qu'un Allemand, car il me semble qu'en ce moment aucun Anglais ne pourrait se rendre capable d'une action aussi indigne, car il faut être ici pour voir partir les régiments de ces braves vers la France et pour juger combien ils sont fiers d'aller rejoindre d'autres frères d'armes.

Monsieur le Directeur, excusez-moi de vous soumettre ce petit fait qui est très simple, mais aussi très véridique ; c'est un très bon exemple, à mon avis, pour la société féminine.

Pour la convocation des sous-officiers de la réserve de la territoriale

La réserve de l'armée territoriale n'a été appelée que pour les armes de l'artillerie et du génie. L'infanterie affectée aux forts de la place ou aux environs attend depuis le premier jour une convocation qui ne vient pas.

D'autre part, d'après les journaux, on demande des cadres (officiers et sous-officiers). Mais un engagement est indispensable.

Or, beaucoup ne peuvent s'engager pour des raisons de famille ou d'intérêts particuliers : les assurances étrangères, la Hafnia, la Victoria, etc., garantissant bien les risques de guerre sans surprime, mais à condition qu'il n'y ait pas acte de volontaire.

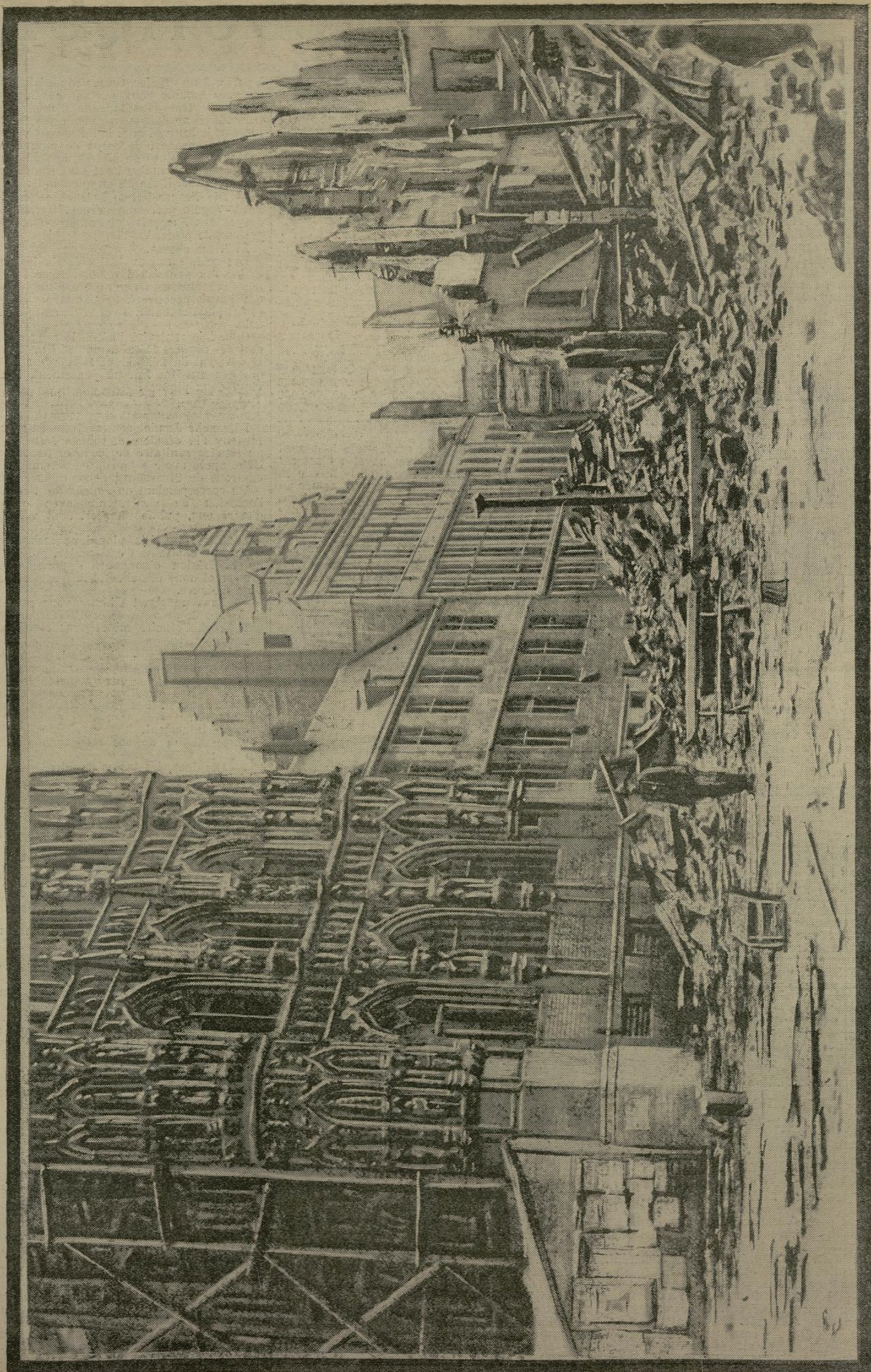
Ne vaudrait-il pas mieux appeler d'urgence tous les sous-officiers de la réserve de la territoriale ?

Notez que l'on compte parmi eux beaucoup d'anciens enfants de troupe ou d'engagés volontaires à dix-huit ans, donc encore jeunes et actifs.

Après les avoir exercés pendant quelques jours, le gouverneur militaire de Paris trouverait parmi eux les instructeurs qui paraissent être utiles.

Un sous-officier de la réserve de la territoriale.

LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE DE LOUVAIN APRÈS LE PASSAGE DES BARBARES



Nous avons publié ici ces jours derniers les photographies des ruines d'un quartier de Louvain, ruines faites par les Allemands qui, poursuivant leur œuvre de barbarie et de vandalisme, n'hésiteront pas à bombarder une des villes les plus riches en souvenirs et en monuments historiques. Voici aujourd'hui un autre aspect de la ville après le passage des barbares. C'est celui de la place de l'Hôtel-de-Ville. Fort heureusement, le superbe palais municipal semble avoir échappé au feu de l'ennemi.

LA GUERRE ANECDOTIQUE

LES HAUTS FAITS DE NOS SOLDATS

M. Georges Montorgueil, dans l'*Eclair*, dans un article à la louange des deux soldats du 137^e de ligne qui ont enlevé le drapeau du 28^e régiment d'infanterie allemande, conte ce trait d'un de nos blessés :

Un officier supérieur de passage à Paris, qui revenait de la frontière lorraine, où il avait assisté à de magnifiques combats, ne tarissait pas en anecdotes sur le mordant de ces hommes qu'il avait menés au feu. Il racontait ce qu'il avait vu :

Dans un coin du champ de bataille, un blessé français agonisait. Ses mains faisaient le geste bien connu du moribond qui sent monter le froid de la mort, il ramenait à son menton la capote qui allait lui servir de linceul. Son regard n'était plus qu'une vitre embuée devant laquelle les ombres de la nuit éternelle descendaient. Tout à coup, à proximité, un prisonnier. Il ne vit que le costume de l'ennemi. Il eut un sursaut de tout l'être. Il ramassa ce qui lui restait de vie, sa main se crispa sur une pierre, il se souleva pour la lancer du côté de l'adversaire. Après ce dernier effort pour sa patrie, il retomba, épuisé, sur le sol, où il expira.

C'est avec de tels hommes qu'on fait la besogne admirable sur laquelle l'histoire projettera une lumière éblouissante. Tout s'expliquera de cette tactique savante qui appelle un effort gigantesque et demande d'héroïques sacrifices. D'une même âme, la Patrie y consent.

UN COIN DE COMBAT

Voici une vision d'Ile-de-France, mais d'une Ile-de-France transformée par la guerre et que ses fervents ne reconnaîtront plus.

Nous la trouvons dans le *Matin* :

Puis un dragon nous dit :

— Vous voyez ce clocher ? Avant-hier c'était là. Ils occupaient ce village. Ils avaient passé la rivière, ces pirates. Le colonel français parcourut son régiment. Il dit aux soldats :

« — Mes enfants, le sort de la Patrie est au bout de votre baïonnette. Allez-y avec moi. »

Le clairon sonna : En avant ! Ils rentrèrent dans. Les Allemands repassèrent l'eau. On les a repoussés jusque-là. Montez un peu. Vous voyez plus loin cet autre clocher ? Vous ne voyez pas ? Oui ! là-bas. C'est là qu'ils étaient hier. Ah ! ça chauffait hier ! Depuis quatre heures du matin, on en a mis. Le soir on les avait foutus dehors de ce second village. Aujourd'hui — mais qu'est-ce que vous avez à vous tourner par là ? C'est le canon qui vous occupe ? Ah ! mince ! Ça vous intéresse encore, ça ? Vous n'avez donc rien vu ? Ecoutez donc ce que je vous dis. Aujourd'hui, ils sont à 4 kilomètres d'ici. Ce matin ils étaient à deux. Ça ne va pas vite. C'est qu'ils s'accroissent comme des punaises, il faut les enlever un par un. N'empêche que depuis trois jours ils ont reculé de 8 kilomètres. Et quelle marmelade ! »

L'ordre arriva de monter en selle.

— On va aller des voir, nous cria le dragon. Vous n'auriez pas une cigarette ?

Le régiment s'éloigna. Sur la route dégagée descendirent, au bout de quelque temps, les voitures et les charrettes d'ambulance. Ceux qui venaient d'être relevés étaient conduits vers les premiers soins. Beaucoup avaient leurs plaies à nu. Chez d'autres la tache de sang perçait le linge. On en soigna plusieurs sur le chemin. C'étaient des Africains. Deux achevèrent de mourir. On les coucha sur leur terre adoptive. En souvenir d'eux, nous pensâmes à leur rive.

Le canon ne cessait pas. Déjà le jour était moins net. On ne voyait plus que comme des ombres les cavaliers courir dans le haut du champ. Le canon doublait ses coups pour profiter des dernières clartés. Nous étions là, tout droits à la place que venait de quitter le régiment. Tout droits, suivant du regard ce que l'on ne voyait qu'à peine, mais entendant toujours, de plus en plus précipités, les coups de voix souverains de la patrie en colère.

RUSES DE COSAQUES

Le *Myst*, de Kiev, publie une lettre du théâtre de la guerre relatant le combat de Gorodok (Autriche), d'où nous extrayons les passages suivants :

A un certain moment, un détachement de cosaques, attendant le passage des Autrichiens, mit pied à terre et les hommes se dissimulèrent entre leurs montures. Les Autrichiens arrivèrent et, voyant un troupeau de chevaux sans cavaliers, se précipitèrent pour s'accaparer des bêtes. Mais, au même moment, sur un mot de commandement, les cosaques sortirent, se jetèrent sur l'ennemi, surpris par cette attaque imprévue, et le décimèrent.

Dans un autre endroit, un détachement de cinquante cosaques s'était élancé sur les Autrichiens, mais, arrivés à quelque distance de l'ennemi, les cosaques tournèrent bride et reculèrent précipitamment en ligne dispersée. Les Autrichiens qui croyaient à la fuite des cosaques se lancèrent à leur poursuite, lorsque, attirés sur un certain point, ils furent accueillis par le feu croisé des batteries russes, placées des deux côtés de la place.

CE QUE COUTERA LA GUERRE ACTUELLE

Le journal italien *Il Sole* cite le travail du capitaine Henke publié l'année dernière par le grand état-major allemand et qui semble ainsi être l'un de ceux qui méritent le plus d'être pris en considération.

Raisonnant pour l'Allemagne et supposant une guerre de 12 mois, le capitaine Henke, tablant sur une armée de 3.000.000 d'hommes, évalue à 12 mark par jour le coût d'entretien d'un soldat, soit un total journalier de 45.000.000 de francs, ou 16.500.000.000 de francs au bout de l'an.

Ce coquet total, notre statisticien le ramène à 14 milliards tout ronds, ce qui est encore fort joli, surtout qu'il n'envisage qu'une guerre terrestre et qu'il ne prévoit pas les dépenses navales.

En se servant des mêmes bases, voici les résultats auxquels on arrive pour les cinq grandes puissances actuellement en guerre :

	Soldats	Francs
Allemagne	3.000.000	14.000.000.000
France	3.000.000	14.000.000.000
Russie	4.000.000	19.000.000.000
Autriche	2.000.000	9.000.000.000
Angleterre	(armée et flotte)	14.000.000.000
		70.000.000.000

Soixante-dix milliards et encore une fois, sauf pour l'Angleterre, les dépenses navales n'entrent pas en ligne de compte. D'autre part, la Russie en faisant appel à toutes ses réserves peut armer au moins 5 millions d'hommes — certains disent 6 millions. Enfin, le capitaine Henke évalue les dépenses pour les trois premières semaines de la mobilisation au huitième du total, c'est-à-dire, pour l'Allemagne seule, à 1.700 millions. Nouvelle addition.

TRENTE PRUSSIENS DORMAIENT

A l'aube, un détachement de soldats français venait occuper un petit hameau situé au delà de D... sur la ligne évacuée la veille par les Allemands.

Aux premières maisons, une brave femme leur fit signe de s'arrêter, et, tout émue, leur apprit que trente fantassins allemands étaient dans une grange qu'elle désignait du doigt.

— Faites pas de bruit, surtout ! ajouta-t-elle, ils dorment ; vous allez les prendre comme des poules au petit matin !

Le chef du détachement divisa ses hommes, et, silencieusement, la grange fut cernée. Un soldat s'approcha, passa la tête et vit trente corps allongés sur la paille. Les fusils, les sacs gisaient dans un coin. Il leva la main, et le local fut envahi par les nôtres ; mais rien ne bougea : les trente Prussiens ronflaient toujours, ils n'avaient rien entendu.

Nos troupiers, amusés, se mirent à pousser des appels variés : « Ohé ! les Boches ! Vous êtes arrivés ! Tout le monde descend ! »

Les Allemands continuèrent leur somme ! Il fallut les prendre un à un, les secouer, les dresser de force ; leur réveil prit près d'une demi-heure.

Ahurs, confus, suppliants, ils se laissèrent emmener docilement. L'un d'eux, qui parlait à peu près correctement le français, expliqua que ses camarades et lui n'avaient pas dormi depuis les trois jours que nos troupes les harcelaient. Le soir du dernier combat, ils entrèrent dans la grange et tombèrent anéantis par la fatigue ; ils ne pensaient ni à manger ni à se garder, ils ne tenaient plus debout et voulaient dormir !

LA REPONSE D'UN VOYOU

Est-il rien de plus poignant que la lettre suivante écrite par la femme de l'un de nos officiers morts, et de plus ignoble que la réponse qui lui fut faite lorsque la malheureuse osa réclamer le corps de son mari ?

J'avais suivi Charles jusqu'à Blamont, je m'étais installée là dans un petit hôtel. Je ne voulais pas le quitter. Pendant les premiers jours de la mobilisation, je pouvais le voir environ une heure chaque jour à l'heure des repas. Puis, je ne le vis plus que quelques minutes. Le jour où son régiment partit vers Lorquin, il vint m'embrasser à l'hôtel. « On se battra aujourd'hui, me dit-il. Rassure-toi, je reviendrai vivant. » Le soir, pas de nouvelles ; le lendemain non plus. Trois jours après, je vois revenir une partie des troupes parties avec le régiment de mon mari. Je retrouve un sous-officier de son bataillon que j'avais connu quand il était adjudant-major. Je le questionne. « Mort ! me répondit-il. »

J'ai demandé quel était l'endroit où était tombé mon mari. On m'a indiqué un champ à l'entrée d'un petit bois, à 12 kilomètres de Blamont, sur le territoire annexe. Je suis partie immédiatement. Je voulais, au prix de n'importe quels sacrifices, retrouver son corps, l'embrasser une dernière fois et le faire ramener pour qu'il repose dans notre tombeau de famille. Ce fut, hélas ! impossible.

Arrivée sur les lignes allemandes, je demandai

à parler à un officier. On me conduisit à un major, un gros homme roux portant des lorgnons d'or. Quand j'entrai dans la salle d'auberge où il se trouvait, il ne daigna pas même me saluer. Résolument, je lui expliquai le but de ma visite : chercher et reprendre le corps de mon mari, tué à quelques centaines de mètres de là. Le major me laissa parler jusqu'au bout sans sourciller. Quand j'eus terminé, il me dit en allemand :

— Die Franzosischen Leichen sollen durch die Raub-Vogeln gefressen werden. Heraus ! (Les cadavres des Français doivent être mangés par les oiseaux de proie. Va-t'en !)

Et il me chassa.

Des soldats qui avaient entendu les paroles du major me poussèrent dehors. Avec la pointe de leurs baïonnettes, ils se mirent à me piquer le cou que j'avais découvert. Pendant trois cents mètres, je fus ainsi reconduit ver ; Blamont par deux soldats.

Quand je rentrai à l'hôtel, le sang qui s'échappait des piqûres faites à mon cou me coulait dans le dos ; j'ai dû m'aliter et faire venir un médecin qui m'a aussitôt fait un pansement. Il a compté vingt-deux piqûres !

LEUR FELONIE

Dimanche dernier sont arrivées en gare de Portenruy 117 officiers et soldats français, attachés au service sanitaire de l'armée. Ils arrivaient de Bâle, après avoir séjourné en Allemagne dans les environs de Strasbourg pendant onze jours.

Un correspondant du *Journal du Jura*, qui a eu l'occasion de s'entretenir avec quelques-uns d'entre eux, publie un récit dont voici quelques extraits :

Comme les petits pioupious mangeaient leur soupe, un capitaine d'état-major, portant la croix de la Légion d'honneur, s'approche de notre groupe et nous demande si la frontière est encore bien éloignée.

— Dans un quart d'heure vous serez à Delle, d'où sans doute vous serez dirigés vers Belfort !

Interdit, l'officier me regarda et me dit :

— Sur Belfort ?

— Probablement — lui dis-je — à moins que vous ne passiez par Montbéliard ; mais il est probable que vous irez directement à Belfort, puisque les trains circulent entre Delle et Belfort.

— Comment ? Les trains circulent entre Delle et Belfort ?

— Certainement.

Appelant un de ses compagnons d'armes, il lui dit :

— Dis donc, les trains circulent entre Delle et Belfort !

— Pas possible !

— Mais, certainement, leur assure-t-on, sans les convaincre. Belfort, qui est à 40 kilomètres de chez nous et n'a pas encore tiré un coup de canon. Delle, Montbéliard, Morvillars, tous ces villages, Suarce, Jonchery, Faverois sont occupés par les troupes françaises.

— Alors ! continue notre interlocuteur, toujours étonné, Belfort n'est pas pris ?

— Les forts n'ont encore tiré que sur des aéroplanes.

— Et du côté de Montbéliard, il n'y a pas de troupes allemandes ?

— Pas une !

— Eh bien !... tenez, monsieur, je vais vous expliquer pourquoi je vous parle ainsi. Il y a onze jours, aux environs de Strasbourg, tandis que mes pauvres blessés étaient couchés sur un peu de paille, dans la cour d'un hôpital, sous une pluie battante, un premier lieutenant allemand nous a donné sa parole d'honneur — devant mes hommes — que Belfort était pris avec 60.000 prisonniers, et que toute une armée avait été mise en déroute sur votre territoire. Et cette nouvelle fut répandue, non seulement parmi nous, probablement pour nous décourager, mais parmi les troupes allemandes.

UN HAUT FAIT D'ARMES

Sous ce titre, *Paris-Midi* raconte ce curieux incident :

Deux hommes du landsturm étaient tranquillement assis dans la cour d'une ferme d'un village des environs de Blotzheim, lorsqu'ils furent soudain assaillis d'une grêle de balles, dont au une, du reste, ne les atteignit. Les deux troupiers crurent que c'étaient des Français qui, cachés dans des maisons, leur tiraient dessus ; mais ils furent bien étonnés quand ils constatèrent que leurs assaillants étaient des soldats allemands de l'élite. Ceux-ci avaient pris les deux landsturmiens, qui portaient encore la tunique bleue, pour des soldats français, et ils avaient aussitôt ouvert un feu violent contre l'ennemi. Le mystère s'éclaircit grâce à l'intervention d'un paysan, qui fit cacher les deux hommes dans sa maison et qui courut au-devant des Allemands pour les avertir qu'ils tiraient sur des compatriotes.

L'ARTILLERIE BELGE OCCUPANT UNE POSITION



On sait les ravages considérables que causa le feu de l'artillerie belge dans les rangs ennemis. Notre photographie représente une batterie de l'armée de nos alliés venant prendre position aux environs d'Anvers.

L'ARTILLERIE ANGLAISE EN BATTERIE



Nous avons signalé ici le recul précipité de l'aile droite allemande, cette partie de l'armée ennemie qui se dirigeait sur Paris. Cette déroute est due en partie au feu de l'artillerie anglaise qui, représentée par un grand nombre de batteries dans la région occupée par les troupes du kaiser, obligea ces dernières à fuir pour éviter des pertes trop énormes.

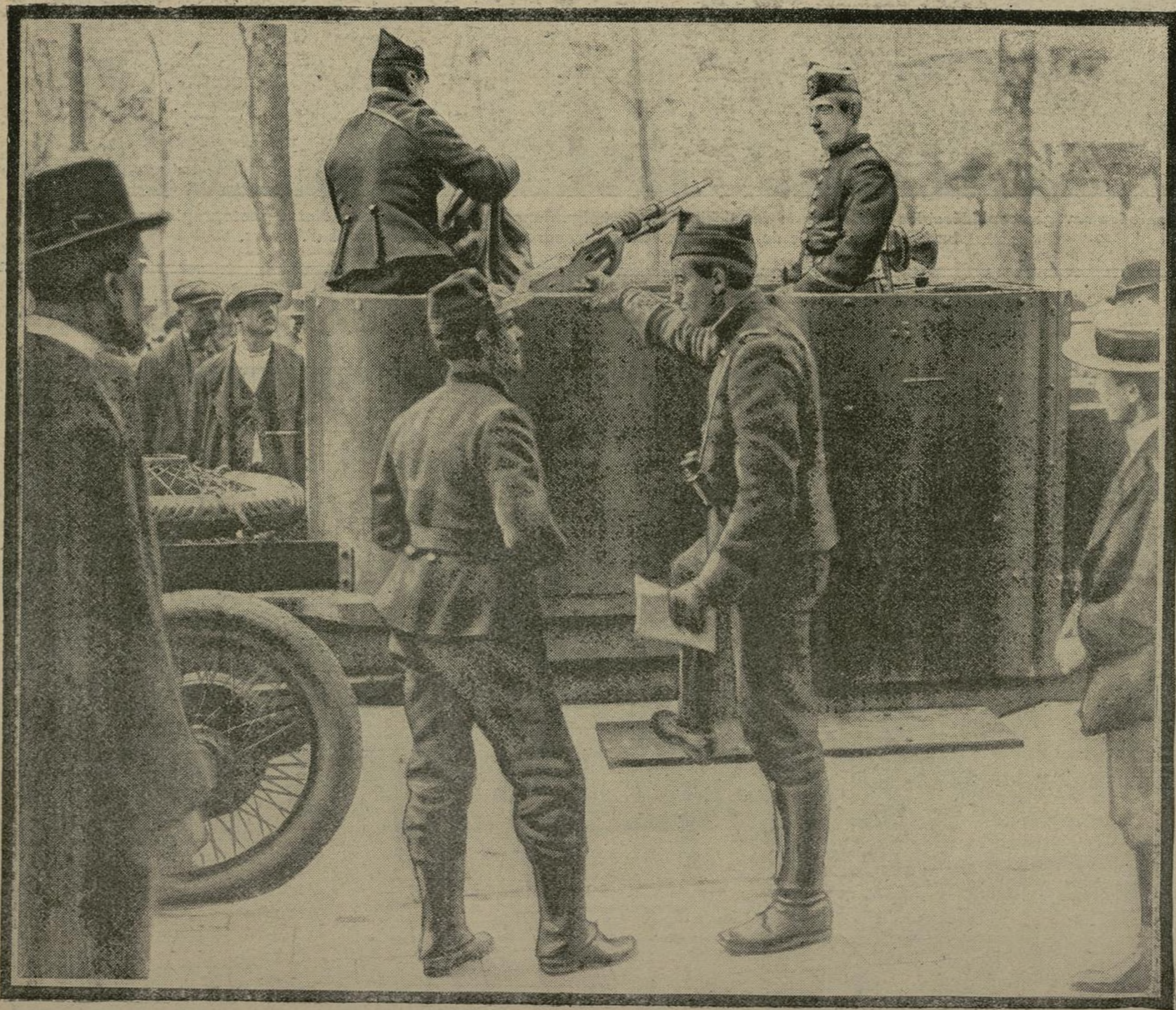
Ayuntamiento de Madrid

Les lignes de combat à quatre jours de distance



Le trait noir indique la position qu'occupaient nos troupes au début de la grande bataille de la Marne. Les hachures montrent la nouvelle ligne occupée par nos armées après quatre jours de combat, d'après le communiqué officiel d'hier (15 heures).

Une auto-mitrailleuse belge



Le 7 septembre, cinq volontaires, le prince de Ligne, le baron Sérélas, le comte de Wallencourt, le lieutenant Hankart et M. Georges Straus, le sportsman et aviateur américain bien connu, partaient d'Anvers avec sept gendarmes dans trois automobiles blindées armées de mitrailleuses. La petite troupe de héros revenait le soir après avoir tué plus de cent Allemands. Mais elle avait été très éprouvée. Quatre d'entre eux seulement rentraient sains et saufs avec les cadavres du comte de Wallencourt, du lieutenant Hankart et d'un gendarme. Le prince de Ligne avait reçu quatre balles dans la tête.

Ayuntamiento de Madrid

Vib
du
aux

Le g
vient d
ments
troupe
raine :
Offici
de terr
marocai
Vous
attendu
ble dev
concou
des ag
aguerri
quis et
sang, e
donnés
Or, s
avoisin
périté
ligne T
l'Atlas
oppose
mises
nous r
pillage
des siè
Cette
seulem
en ce
et la s
gents
Les
une en
faut le
rempli
Vous
à la d
qu'à n
Auss
aller à
C'est d
y mar
ni "can
partag
nos va
arrivée
belle
tière d
Vive

D

F

Le J
Sont
enseig
Dubr
lnet, I
Boidro
Test, u.
Tracou
cadre,
Adelus
niélon,
ledieu
Quilqua
manue
Robine
Sont
éièves
Rubi
gini, C
Sont
aspira
Lech
Guerr
Geis, d
phan,
Derode
merdy
Guiller
Maheas
Dumou
de Por
vaye,

Le

Les
l'agen
ont ét
d'Anti
La
M. le
Le
défun
Pari
préfet
Havas
Reyno
M. J.
Gordo
Marc
Valler
Le
quelle
Havas
parisi

Vibrant ordre du jour du général Lyautey aux nouvelles troupes du Maroc

Le général Lyautey, résident général au Maroc, vient d'adresser l'ordre du jour suivant aux régiments territoriaux qui sont venus remplacer les troupes indigènes envoyées sur la frontière lorraine :

Officiers et soldats des régiments de territoriaux, vous êtes les bienvenus sur la terre marocaine.

Vous y arrivez à l'heure opportune impatientement attendus. Il s'impose en ce moment, au Maroc, un double devoir : envoyer sur la frontière lorraine, pour concourir à la défense nationale, contre la plus odieuse des agressions, le plus grand nombre de bataillons aguerris et entraînés — sauvegarder, ici, le domaine acquis et l'œuvre réalisée au prix de tant d'efforts et de sang, et y assumer la protection de ceux qui se sont donnés loyalement à nous.

Or, si les ports où vous abordez et les régions qui les avoisinent vous offrent l'image de la paix, de la prospérité et du travail, c'est parce que, en avant, sur la ligne Taza-Kenifra-Tadla-Marrakech-Agadir, au pied de l'Atlas, nos bataillons combattent chaque jour. Ils y opposent une barrière vivante aux populations insoumises et guerrières qui n'ont jamais perdu l'espoir de nous rejeter et de retrouver la liberté de désordre, de pillage et d'oppression dont elles ont bénéficié pendant des siècles.

Cette barrière, il faut la maintenir à tout prix, non seulement pour le salut du Maroc, mais surtout encore en ce moment, afin de garder derrière elle la liberté et la sécurité nécessaires aux mouvements des contingents que nous enverrons en France sans répit.

Les quelques bataillons restés au front luttent avec une énergie indomptable et une vaillance héroïque. Il faut les renforcer et les soulager pour qu'ils puissent remplir jusqu'au bout leur tâche de sacrifice.

Vous venez pour cela, apportant comme vous le voyez à la défense nationale une contribution plus efficace qu'à n'importe quel autre poste.

Aussitôt bien outillés et organisés, vous allez donc aller à l'avant. Vous aurez à supporter des privations. C'est d'hier que nous sommes établis dans ce pays, vous y marcherez sans routes et vous n'y trouverez, le soir, ni cantonnements, ni casernements installés. Vous y partagerez la rude vie que, depuis des années, y mènent nos vaillantes troupes, et il m'a suffi de voir, à votre arrivée, votre mâle prestance, votre fière allure et votre belle attitude militaire pour avoir une confiance entière dans l'aide que vous nous apporterez.

Vive la France éternelle !

Le commissaire résident général,
commandant en chef,
LYAUTEY.

Dans la marine

Promotion d'enseignes de vaisseau

Le Journal officiel publie les nominations suivantes :

Sont promus enseignes de vaisseau de 1^{re} classe, les enseignes de vaisseau de 2^e classe :

Dubreuil, Goudot, Biche, Gérardin, Dollot, Humbert, Colinet, Dillard, Hue, Croisel, Martin, Negadelle, Moal, Melchoir, Boidron, Muller, Morier, Deuve, Segulier, Dubois, Perroy, Testu, Coindreau, Boscq, Tonvent, de Plessis, de Grenadan, Tracou, Letaux, Gemp, Talon, Vincent de Font, Reaux, Lecadre, Icat, Lecour-Grandmaison, de Berthier, de Sauvigny, Adelus, Rey, Malgom, Colfice, Bonneau, Feuilleux, Lecoq, Damiel, Chretien, Belon, Milon, Delachanal, de Savignac, Villiedieu de Torey, Bertin, Barbin, Hamoud, Agard, Maurin, Quiquandon, Niose, Chateau, Burlet, Flandrin, Guibaud, Emmanuel, Bruneau, Morin de La Rivière, Tranter, Lavoue, Robinet de Plas.

Sont promus au même grade, les premiers maîtres, élèves officiers :

Rublea, Becan, Vetel, Frilecrand, Vadon, Tregnier, Gagnin, Chognard.

Sont nommés enseignes de vaisseau de 2^e classe, les aspirants de la marine :

Lechuiton, Robert, Levesque, Arden, Bausoleil, David, Guierre, Leminière, Sol Henri, Sice, Bruzon, Degeoffroy, de Geis, de Guyon, Orlandy, Sol Alphonse, Jean Kerguel, Anphau, Lassarat Amnari, Fournery, Piot, Neny, Decorbière, Derodoret, Robert, Delafosse, Divonne, Ducom, Rollin, Lemerdy, Hebagre, Buret, Fourquet-Mercin, Jeannin, Cavalier, Guillem, Dahoville, Delestrange, Dupré, Albert Peyronnet, Mahéas, Missoffe, Vasiot, Fouque, Jaspard, Dutar, Constantin, Dumousseau, Montagne, Derichouffiz, de Maum, de Goyon, de Pontoutraud, Augagneur, Dabiez, Pluyette, Maravil, Cayave, Ferrière, Dauvin, Bernard.

Les Obsèques de M. Pognon

Les obsèques de M. L.-L. Pognon, administrateur de l'agence Havas, commandeur de la Légion d'honneur, ont été célébrées hier, à midi, en l'église Saint-Louis d'Antin.

La levée du corps a été faite et l'absoute donnée par M. le chanoine Guignard, curé de la paroisse.

Le deuil était conduit par M. L. Pognon, frère du défunt.

Parmi l'assistance : MM. Klotz, Delanney, Laurent, préfet de police; Meynot, administrateur de l'agence Havas; Arthur Meyer, Berthoulat, Grosclaude, général Reynolds, consul général de la République Argentine; M. J.-P. de Souza-Dantas, consul général du Brésil; Gordon Smith, E. Pitou, E. Vauquelin, Tony-Raymond, Marc Varenne, F. Bourgeat, Paul Strauss, Emile Cère, Vallery-Radot, Destruels, etc., etc.

Le char disparaissait sous les couronnes, parmi lesquelles nous avons noté celles envoyées par l'agence Havas, l'agence Reuter, l'agence Stéfani, les Journalistes parisiens, l'Associated Press, etc., etc.

Le passage dans le Nord des troupes de von Kluck

Les Allemands ont maintenant quitté, à l'exception de quelques détachements de uhlans, les villes du Nord de la France. Les journaux donnent sur leur passage, à la fin du mois d'août, des renseignements intéressants.

A Amiens, l'affiche suivante fut placardée sur les murs de la ville, le 31 août :

VILLE D'AMIENS

L'armée ennemie est dans notre ville. Nous sommes avisés par le commandant des troupes que l'artillerie allemande occupe les hauteurs environnantes, prête à bombarder et à incendier la ville au premier acte d'hostilité qui serait commis contre les troupes.

Au contraire, si aucun acte de ce genre ne se produit, la ville et les habitants resteront absolument intacts.

Amiens, 31 août 1914.

Le maire : FIQUET.

Le commandant des troupes allemandes :

VON STOCKHUSEER.

La ville d'Amiens fut frappée d'une contribution de 2 millions et de réquisitions en tabac et en vin. Armentières fut rançonnée de 500.000 francs et Lens de 700.000 francs.

La Croix du Pas-de-Calais du 4 septembre dit qu'à Lille les Allemands ont demandé une rançon de 7 millions.

Les renseignements aux familles des mobilisés

Le ministre de la Guerre croit devoir rappeler les dispositions qu'il a prises pour que les familles reçoivent aussi rapidement que possible les renseignements sur la situation de leurs membres présents sous les drapeaux :

1^o Au moment de la mobilisation, tout militaire a été invité à indiquer au dépôt du corps de troupe auquel il appartenait le nom et l'adresse de celui qui devait être prévenu en cas d'événement fâcheux. Les familles sont informées que toutes les mesures sont prises pour que ces événements soient portés à leur connaissance par les dépôts des corps dans le plus bref délai possible et sans qu'il soit besoin pour elles d'établir des demandes de renseignements;

2^o Pour permettre aux parents des militaires autres que ceux qui seront prévenus d'office d'avoir des nouvelles de leurs proches, le ministre a arrêté les dispositions suivantes :

Les intéressés établiront une demande en se conformant aux indications ci-après :

Nom du militaire, prénoms dans l'ordre de l'acte de naissance, numéro matricule (si possible), indication du corps de troupe auquel il appartient, nom du demandeur, adresse exacte, résultat des recherches (case à laisser en blanc).

Ces demandes seront déposées dans les mairies qui les enverront, savoir :

Les vingt mairies de Paris : au bureau de renseignements à Bordeaux, rue Colbert;

Les mairies des communes : a) Au dépôt du corps de troupe du militaire, si celui-ci n'est pas présumé se trouver dans les territoires occupés par l'ennemi. Dans le cas contraire, au bureau de renseignements de Bordeaux; b) Pour les officiers sans troupes, à quelque formation qu'ils appartiennent, ainsi que pour les troupes d'Afrique (tirailleurs, chasseurs d'Afrique, spahis, régiments étrangers, bataillons d'infanterie légère d'Afrique, troupes d'artillerie d'Afrique), au bureau de renseignements de Bordeaux.

Les demandes complétées par les réponses seront envoyées aux mairies, qui en assureront la remise aux intéressés et qui prendront pour cette opération les mesures que comporteront les circonstances locales.

Il ressort de cet exposé que le membre de chaque famille qui aura été désigné par un militaire sera prévenu dans tous les cas de tout événement qui surviendrait à celui-ci et que, par suite, les demandes de renseignements devraient être considérées comme réservées aux cas exceptionnels.

En outre, le ministre croit devoir appeler l'attention des familles sur ce fait que son administration ne peut fournir de renseignements qu'au fur et à mesure qu'elle les reçoit des corps de troupes qui combattent et que les retards qui peuvent se produire dans les informations proviennent dans la grande majorité des cas d'événements de guerre devant lesquels tous doivent s'incliner. Il est aisé de comprendre que, dans une période de combats continus, les corps de troupes éprouvent les plus grandes difficultés pour dresser des listes authentiques des tués, blessés et disparus qui sont les seules dont le ministère de la Guerre puisse faire état. Toutes les mesures d'accélération ont d'ailleurs été prises. C'est ainsi que les états nominatifs des pertes ne sont pas transmis par la voie hiérarchique, mais adressés directement par le corps de troupes au ministère de la Guerre. Une distribution de cartes postales est assurée dans les hôpitaux, de façon que les blessés puissent donner de leurs nouvelles. La correspondance destinée aux militaires appartenant à des formations ne figurant pas sur l'affiche relative à la correspondance postale avec les militaires doit être adressée au bureau central militaire. Ce bureau, qui fonctionnait jusqu'à présent à Paris, est transféré à Bordeaux.

Communiqués

L'Union des Œuvres d'assistance du XIII^e arrondissement, désireuse d'éviter les doubles emplois, offre ses services pour établir les enquêtes demandées par des œuvres ou des bienfaiteurs concernant les nécessiteux domiciliés dans cet arrondissement.

Les demandes doivent être adressées au président de l'Union des Œuvres (mairie du XIII^e arrondissement).

Les membres des Rosati, de la Betterave, de l'Union des Septentrionaux, de l'Union Valenciennaise, de l'Union Artésienne, de l'Alliance Septentrionale, des Francs-Picards, de la Picardie, de l'Amicale de l'Aisne, et les personnes de leurs familles restées à Paris sont invités à se grouper aux réunions amicales qui se tiendront tous les lundis, de 3 heures à 6 heures, à la Maison Septentrionale, 9, rue Dupuytren (VI^e arrondissement).

Un Maubeugeois, M. Léon Franco, ingénieur, 48, avenue Victor-Hugo, à Paris, est à la disposition de ses compatriotes de l'arrondissement d'Avesnes (Nord).

Ligue des Volontaires de la Seine. — Les citoyens inscrits à la ligue, qui habitent les communes d'Aubervilliers, Saint-Ouen, Saint-Denis, Noisy-le-Sec, Pantin, les 10^e, 19^e et 20^e arrondissements de Paris, sont instamment priés de se présenter au siège social, 33, faubourg Montmartre, le mardi 15 septembre prochain. Ils voudront bien se munir de leurs papiers, afin que la Ligue puisse les présenter immédiatement au bureau de recrutement dont ils dépendent.

Avis aux agents des chemins de fer du Nord

Ceux des agents de la voie des sections de Creil, Clermont, Compiègne, Villers-Cotterets, Dammartin, qui sont partis en congé en dehors de leur résidence habituelle, sont invités à revenir d'urgence se mettre à la disposition de l'ingénieur de la voie, bureau quai n^o 1 de la gare de Paris.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES HEBDOMADAIRES

"DEMANDES D'EMPLOIS"

1 franc la ligne

« OFFRES D'EMPLOIS » — « COURS ET LEÇONS »
« LOCATIONS » — « PENSIONS DE FAMILLE »
« APPARTEMENTS MEUBLES » — « OCCASIONS »
« ALIMENTATION »

1 fr. 50 la ligne

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

Pour tous renseignements, écrire à :

« Excelsior-Publicité », 88, Champs-Élysées.

DEMANDES D'EMPLOI

Sténographe très habile exécute tous travaux à l'heure ou à forfait, dactylographie français, anglais. — Mme Vignon, 1, rue Cavalotti, Paris.

OFFRES D'EMPLOI

On demande bon mécanicien pouvant conduire moteur Diesel. Bonnes référ. exigées. S'adr. au bur. du journal.

COURS ET INSTITUTIONS

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Collège de GARÇONS, Collège de JEUNES FILLES, établissements de l'Université. Internat au grand air, confortable moderne.

ÉCOLE MARIAUD. Baccalauréats. Session octobre maintenue. Internat; demi-pension; externat. Sécurité. Facilit. paiement. Préparation rapide, intensive. 61, r. de Passy, Paris (tél. 75-90).

PENSIONS DE FAMILLE

Paris

Ch. pens. d. 6 fr. ch. 2 lits d. 5 fr. Conf. mod., 159, Bd Montparnasse.

Province

Séjour pour familles. Vie tranquille, bon marché. Beau pays. S'adresser : BONIS, hôtel Belvès (Dordogne).

Sécurité, repos, confort dans joli château. Prix modéré. — Baron de Laborde, Yverl'Évêque (Sarthe).

OCCASIONS

On désire.

ACHETONS : titres, bijoux, argenterie. Facilités rachat. — Comptoir Crédit, 7, rue Nouvelle.

M^r G. LEGENDRE, 24, rue Turbigo, achète au comptant bijoux or, argent, vieux dentiers et orfèvrerie.

AUTOMOBILES

30 autos à vendre, force et modèles divers, bas prix, liste franco. Garage 10, boul. Courcelles. Tél. 520-60.

14-18 SCHNEIDER 1913, torpédo luxe 4 places par Lacia-verie, 5 roues mét. amovibles R.A.F., éclairage électrique par dynamo La Magicienne, Klaxon Biériot, outillages, accessoires, pièces de rechange, état neuf. Affaire exceptionnelle. — Ecrire : Georges GAILLARD, 115, avenue de Villiers, Paris.

CAPITAUX

Monsieur de grande expérience offre conseils et appui aux familles, facilité prêts, se charge de tous arrangements et démarches. — HARMOIS, 119, Bd Voltaire (téléph. 943-34).

DIVERS

AVIS. — Mme ALEXANDRE, CÉLEBRE VOYANTE 49^e année de succès. Renseigne tr. consciencieusement s^r tout. Il est reconnu qu'elle fait réussir les choses le plus incertaines.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty, j

NOS TROUPES FONT SAUTER DEUX PONTS



LE PONT DE LAGNY



LE PONT DE MEAUX

Pour obstruer la marche des Allemands sur Paris la semaine dernière, nos troupes reçurent l'ordre de faire sauter les ponts de Meaux et de Lagny qui, au point de vue stratégique, pouvaient faciliter le mouvement, rapide à ce moment, des soldats ennemis. Ce sont deux vues de ces points après l'explosion que nous reproduisons ici.